

La Culture et la Cité au début du XX^e siècle, Jeusette Julien ; Paola Cattani, *Le Règne de l'Esprit, Littérature et engagement au début du XX^e siècle*, Florence : Olschki, coll. « Biblioteca della Rivista di storia e letteratura religiosa », 2013, 196 p. EAN 9788822262530

Publié dans la collection « Biblioteca della Rivista di storia e letteratura religiosa » de la maison d'édition florentine Olschki, *Le Règne de l'Esprit, Littérature et engagement au début du XX^e siècle* de Paola Cattani n'est pas uniquement consacré à l'engagement des écrivains du début du siècle dernier en faveur de la religion. C'est certainement l'étude de la réception de saint Augustin, dans la seconde partie de l'ouvrage, qui a conduit l'auteur (ou l'éditeur) à opter pour le choix de cette collection. L'introduction s'ouvre sur le débat européeniste dans la France de l'entre-deux-guerres, qui oppose l'adepte du pacifisme et de l'internationalisme Romain Rolland, critiqué à l'époque pour son manque de patriotisme et dont le roman *Clérambault* est jugé par Thibaudet d'une facilité « inadmissible pour la littérature », au corpus hétérogène d'auteurs étudiés tout au long de l'ouvrage : Suarès et Valéry dans la première partie, Jacques Rivière et Charles Péguy, ainsi que deux écrivains italiens, Giovanni Prezzolini et Giuseppe Papini, dans la deuxième partie.

P. Cattani commence par dresser un tableau synthétique des diverses positions européenistes de « maints représentants de la République des lettres de l'entre-deux-guerres » qui se caractérisent par une oscillation paradoxale entre l'affirmation d'un non-engagement et la participation aux débats publics¹. En partant du constat que, chez ces écrivains, l'engagement en faveur de l'Europe « transcende les partis, les oppositions et les querelles du débat politique » (p. 5), l'auteure en vient au propos de son livre : « à partir de quelles idées de la littérature nos auteurs conçoivent-ils donc leur idéal européen, à la fois fixé sur l'avenir et antimoderne ? Par quelles voies parviennent-ils à envisager et projeter un monde meilleur, et comment pensent-ils pouvoir entreprendre le

¹ Alors que, selon A. Thibaudet, « la proclamation de la République coïncide en effet avec l'abolition de la République des Lettres » – il n'y a « plus d'académies, plus de Salons, plus de "Société" » – (*Histoire de la littérature française de 1789 à nos jours*, Paris, Stock, 1936, p. 4-5), le réinvestissement de cette notion semble aujourd'hui nécessaire pour appréhender le champ littéraire moderne, comme en témoignent notamment *La République mondiale des Lettres* de P. Casanova ou encore *La République des Lettres dans la Tourmente (1919-1939)* dirigé par A. Compagnon en 2011.

défi de relier la Culture et la Cité ? » (p. 11). L'ouvrage ne portera donc pas sur la manière dont le politique s'inscrit dans l'écriture littéraire, mais concernera plutôt la façon dont ces « hommes de lettres » conçoivent leur rapport à la société. En faisant la part belle à l'analyse des débats littéraires et des querelles d'idées au début du XX^e siècle, l'ouvrage met en évidence la dimension conflictuelle et polémique de l'engagement intellectuel. En étudiant la manière dont ces auteurs conçoivent la littérature et se tournent vers l'histoire culturelle, l'auteure entend montrer qu'ils envisagent l'engagement – en faveur de l'Europe par exemple – avant tout comme un idéal esthétique orienté par leur conception de la littérature.

Alors que P. Cattani justifie le choix de son corpus en mettant en avant l'engagement commun des six auteurs « en faveur d'un idéal européen », remarquons toutefois que l'annonce d'une étude portant avant tout sur la question de l'engagement pro-européen est quelque peu majorée : si l'Europe occupe en partie les chapitres portant sur André Suarès et Valéry, le reste de l'ouvrage se focalise davantage sur la question plus générale du rapport Culture-Cité. L'originalité de l'essai réside dans le point de vue adopté pour prendre en compte l'engagement durant l'entre-deux-guerres, à savoir l'articulation autour de deux notions avancées de manière récurrente par les auteurs quant à la question du rôle du lettré dans la société : le « règne de l'esprit » d'une part, la « cité de Dieu » d'autre part.

La conception esthétique comme prémisse de l'engagement

La première partie s'ouvre sur la polysémie du terme « Esprit » qui, dans l'entre-deux-guerres, « en vient à renvoyer d'emblée à la classe intellectuelle » (p. 21) et prend une importance considérable chez les auteurs de cette époque. Chez Suarès et Valéry notamment, les locutions « règne de l'esprit » et « Société des esprits » ont pour trait commun la revendication d'une supériorité des élites intellectuelles sur le monde. Ces deux auteurs aux conceptions littéraires proches (une poésie formelle d'ascendance symboliste) sont envisagés à travers les débats littéraires qu'ils contribuent à ouvrir.

À l'Amérique, « civilisation de l'industrialisme, de l'argent et de la finance », Suarès oppose dans plusieurs articles des années 1920 une Europe aristocratique et élitiste. P. Cattani entend mettre en lumière les présupposés des positions politiques ambiguës du poète – oscillation entre « un progressisme républicain et conservatisme antidémocrate » – en adoptant la perspective originale d'une analyse de sa « géographie critique » (p.48), c'est-à-dire le dialogue que le critique noue avec certains auteurs du passé comme Goethe, Chateaubriand, Stendhal ou Rousseau. L'analyse de l'histoire littéraire personnelle de Suarès (dans ses essais ou articles pour la *NRF*) permet à l'auteure de dégager la manière dont celui-ci conçoit la mission de l'homme de lettres dans la société.

Contre « l'égotisme » de Chateaubriand qui écrirait par ambition personnelle et vaine recherche de gloire, Suarès fait l'éloge de la sincérité de Stendhal et de sa conception de l'*amour*, « valeur éthique de désintéressement » (p. 54) qui sera le principe supérieur sur lequel le critique fondera son engagement en faveur d'un rapprochement entre la Culture et la Cité. Il défend ainsi « la supériorité incontestable de la Culture, et la nécessité qu'elle prenne en charge les errements de la Cité » (p. 46), perspective aristocratique selon laquelle l'homme de lettres *doit* être écouté dans les affaires du monde. L'engagement de Suarès a ceci de paradoxal (en cela, il rejoint Valéry) que son engagement découle d'une « conception d'ascendance symboliste de la littérature » ; l'auteure met ainsi à mal le truisme selon lequel symbolisme et engagement sont deux termes fondamentalement opposés.

Si, pour Suarès, l'absence de culture conduit à la domination de l'intérêt et donc à « l'épuisement de la vitalité » (p. 55), la position de Valéry est plus radicale : il « n'admet aucune alternative possible à la Culture », car son absence aboutit à un « état sauvage » (p. 54). Le parti pris d'une poésie formelle n'exclut pas l'engagement, puisque Valéry choisit « d'identifier progressivement après 1925 sa personnalité publique avec son activisme en faveur de l'Europe, mais en arrivant même à avancer, comme l'on verra, une conception intimement engagée de la littérature » (p. 61). Contre une Europe de l'utopie démocratique (Rolland) ou une Europe de l'action (Guéhenno), Valéry se revendique

« architecte », position que P. Cattani analyse au regard de la théorie poétique valéryenne et du rapport particulier de l'auteur à l'histoire.

Le poète s'inscrit en effet contre la prétention du discours historique à convaincre – notons en passant qu'il serait intéressant de resituer cette critique de l'Histoire au sein du débat concernant la constitution de celle-ci en discipline scientifique – donc *non littéraire* –, débat approfondi par A. Compagnon dans *La Troisième République des Lettres, de Flaubert à Proust*, Paris, Seuil, 1983. S'appuyant sur les recherches de C. S. Peirce, Valéry propose ainsi *l'hypothèse* comme paradigme de connaissance, qu'il entend appliquer à la méthode historique. Seul « l'homme de l'esprit » serait capable d'un tel mode de pensée tâtonnant qui nécessite un « effort intense et original » ; ce procédé spéculatif qui « aspire avant tout à dévoiler l'avenir » consiste à repérer « une loi possible afin d'expliquer un fait surprenant, sur la base des observations faites grâce à l'intelligence et à l'acuité de l'observateur » (p. 71).

Le fondement de l'engagement valéryen est donc exclusivement littéraire et non moral, comme chez Benda, par exemple. Il « adjuge la clairvoyance aux seules élites lettrées tout en leur refusant une autorité d'ordre moral : l'acuité du regard porté sur la contemporanéité débouche en faculté prophétique » (p. 77). Critiqué lors de son élection à l'Académie française pour sa position paradoxale – poésie élitiste d'une part et célébrité publique d'autre part –, Valéry se défend en prétextant la dimension visionnaire de sa littérature : son élitisme est ouvert sur le monde et il confère à sa poésie une « mission civilisatrice » (p. 76). Conformément à une conception barthésienne de la littérature, sur laquelle l'auteur reviendra dans le dernier chapitre du livre, « le soin formel devient pour Valéry un véritable instrument d'engagement » (p. 69).

Réceptions de saint Augustin et engagement catholique

La deuxième partie de l'ouvrage est issue d'un double constat : la récurrence de la locution « Cité de Dieu » et la multiplicité des conversions d'écrivains au catholicisme au tournant des XIX^e et XX^e siècles. La critique entend étudier, par le biais de la réception de saint Augustin chez Péguy, Rivière, Prezzolini et Papini, la « quête menée par les hommes de lettres de la survivance

de l'idéal dans un monde ravagé par la guerre et par le matérialisme » (p. 139). La *Cité de Dieu*, « texte ouvert donnant lieu à des lectures contrastantes, [...] sert d'appui à des positions très différentes, voire diamétralement opposées » (p. 116). C'est donc une fois de plus sur les querelles et débats culturels (notamment au sein de la *NRF* et de la revue italienne *Leonardo*) que se focalisera P. Cattani.

La Cité de Dieu, « modèle d'une société élitiste et supérieure, d'une aristocratie de l'esprit appelée à conduire le reste de l'humanité », permet à ces différents écrivains d'amorcer la réflexion à propos de l'engagement. Contrairement à l'engagement de Suarès et de Valéry, ce sont ici les valeurs catholiques qui conditionnent « la mission de l'homme de lettre dans le monde » (p. 91), mais, comme dans la première partie, l'engagement dépasse les polarisations politiques et « refuse la fuite et l'évasion dans l'utopie » (p. 97). L'auteure considérera uniquement le dialogue direct et explicite des écrivains avec l'œuvre d'Augustin, en raison des dangers qui guettent toute étude de la réception, à savoir la difficulté de distinguer si les auteurs s'approprient les notions augustiniennes par la lecture directe des textes ou « par le biais de la médiation des précédents lecteurs » (p. 94), médiation qui risque de faire subir à l'auteur une distorsion.

Après avoir évoqué les différentes interprétations d'Augustin au début du siècle (Péguy, Rivière, Claudel, Maritain), P. Cattani en conclut qu'il est « impossible de discerner une perspective collective susceptible de les réunir tant les approches sont hétérogènes » (p. 115). Dans les années 1900, Péguy refuse à la fois le socialisme et le christianisme, mais affirme au contraire la « dimension civique de la véritable cité de Dieu » qui permet « l'activisme, l'action, qui tendent à [la] réaliser et à la rendre d'ores et déjà présente » (p. 104). Jacques Rivière, dont Augustin fut « l'un des interlocuteurs privilégiés » (p. 109) lorsqu'il était prisonnier en 1916, prône, lui, une résistance par le biais des valeurs chrétiennes et augustiniennes à l'attitude dogmatique et violente de l'Action française – l'engagement maurrassien était dominé par le néo-thomisme. Mais contrairement au « catholicisme militant », J. Rivière maintient toujours une attitude de doute et de questionnement quant à sa foi. C'est ainsi que « se

manifeste ici pour la première fois la consonance intime existant entre Augustin et l' "esprit NRF" qui se confirmera à la décennie suivante » (p. 112).

P. Cattani va ensuite examiner la signification de la référence récurrente à Augustin dans plusieurs articles parus dans la littérature florentine *Leonardo* des deux écrivains italiens « les plus actifs dans l'effort d'euro-péisation de la culture italienne » (p. 120), G. Prezzolini et G. Papini (auteur d'un *Saint Augustin* traduit en France en 1930). Le premier oppose au thomisme, méthode de pensée qui conduit « à un système figé qui étouffe les libertés individuelles » (p. 124), un Augustin antidogmatique et progressiste, qui « paraît tout d'abord rencontrer l'inclination contestatrice et libertaire des jeunes léonardiens » (p. 122). Le second voit en Augustin un « héros positif [...] qui représente le contraire de cette attitude simplificatrice » (p. 135) qu'est le manichéisme. On le voit, la réception de saint Augustin est protéiforme et les voies du dialogue paraissent infinies, bien qu'un commun sens de l'engagement semble réunir ces lecteurs au début du XX^e siècle.

C'est enfin le concept de « réseau d'auteurs » (p. 135) employé par P. Cattani qui retient l'attention quant à l'étude de la réception, concept qui pourrait être défini comme *l'inscription particulière d'un auteur – en l'occurrence, ici, saint Augustin – au sein d'un ensemble de penseurs subjectivement constitué* :

Prezzolini avait tissé une trame où des auteurs tels que Augustin, Eckhart, les mystiques allemands, Novalis, Bergson, Schiller, figuraient tous sur le même plan, interchangeable. [...] Papini organise d'une façon différente un ensemble complexe d'oppositions et de contrastes, en dégagant la valeur et le sens de l'œuvre augustinienne de la série des refus et des exclusions qui orientent la polémique. (p. 135)

Il nous semble que cette approche mériterait d'être conceptualisée davantage en raison de l'intérêt qu'elle pourrait susciter dans le cadre des théories de la réception.

L'ultime chapitre de la deuxième partie confronte l'engagement des auteurs analysés aux théories de Sartre, Benda et Barthes « afin d'en vérifier l'utilité et la validité par rapport aux exemples que nous venons d'analyser » (p. 141). Compte tenu de l'évidente érudition de l'auteure qui synthétise en quelques dizaines de pages l'engagement de Pascal à Barthes en passant par Montaigne, il est assez étonnant de constater l'absence de référence – que ce soit

dans le corps du texte ou dans la bibliographie – à l’ouvrage essentiel de Benoît Denis publié au Seuil en 2000 justement intitulé *Littérature et engagement, de Pascal à Sartre*². Le dialogue avec cet essai se serait très certainement avéré fructueux, puisque B. Denis traite de ces mêmes auteurs et développe une réflexion théorique et historique à propos des différentes modalités d’engagement en littérature.

En combinant sociocritique, étude de la réception et recherche historique, l’ouvrage de P. Cattani ouvre plusieurs pistes de réflexion qui permettent de repenser l’épineuse question des rapports des « hommes de lettres » à la société de leur temps. L’idée selon laquelle la conception esthétique d’un auteur serait au principe de son engagement dans le monde s’avère stimulante, en ce qu’elle permet par exemple de surmonter le dualisme entre symbolisme et engagement. Le dernier chapitre, qui propose une synthèse limpide des différentes grandes conceptions de l’engagement au XX^e siècle (Benda, Sartre, Barthes), se révélera d’une grande utilité pour le chercheur non initié. Il nous sera enfin permis d’espérer un ouvrage ultérieur de l’auteure qui se focaliserait exclusivement sur l’engagement des écrivains du début du XX^e siècle en faveur de l’Europe et où seraient pris en compte, aux côtés des écrivains français et italiens, des lettrés d’autres nationalités (Stefan Zweig ou Robert Musil, par exemple).

Mots clé : engagement ; homme de lettres ; Cité ; Augustin

² Benoît Denis, *Littérature et engagement, de Pascal à Sartre*, Paris, Seuil, 2000, 320 p.